

Festival du Nouveau Cinéma

Number 173, July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49848ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Festival du Nouveau Cinéma]. *Séquences*, (173), 7–11.



Touchia de Rachid Benhadj

nom du Christ de l'Ivoirien Roger Gnoa M'Bala. Véritable réquisitoire contre toute religion arbitrairement imposée, le film de M'Bala nous a paru un peu longuet par moments, malgré l'importance du discours. À quelques exceptions près, seule la présence de la comédienne Naky Sy Savane (elle s'est d'ailleurs méritée le Prix de meilleure ambassadrice, c'est-à-dire l'équivalent d'actrice, remis par Africa international) procure au film une force irrésistible. Le christianisme, revu et corrigé par un humour africain aussi drôle qu'édifiant, reste en soi un atout majeur pour intéresser le spectateur.

Nous avons vu **Cendres et Soleil** du Québécois Stéphane Drolet. Le cinéaste parvient intelligemment à s'éclipser de l'objectif de la caméra pour laisser place au portrait de Malien Falaba Issa Traoré, homme de théâtre, de lettres et de cinéma pleurant un passé douloureux mais reste confiant en l'avenir.

Pour enfants, **Le Ballon d'or** du Guinéen Cheik Doué, **Gombele** du Burkinabé Issa Traoré de Brahim et **L'Enfant terrible** de la Malienne Kadiatou Konaté possèdent assez d'ingrédients pour un plaisir simple et sans conséquence. Comme quoi, le cinéma africain peut produire aussi des oeuvres de pur divertissement.

C'est le cas de l'Ivoirien Fadika Kramo Lanciné. Dans **Wariko** (Le Gros Lot), il crée le suspense entre les personnages du film et les spectateurs de la salle, ponctue le film d'une dose d'humour allègre, parfois mêlé à la tragédie quotidienne, et propose une fin, certes heureuse, mais pavée des plus nobles intentions.

Élie Castiel

FESTIVAL INTERNATIONAL DU NOUVEAU
CINÉMA VIDÉO MONTRÉAL

EN PLEIN AIR • OUTDOORS
BOULEVARD ST-LAURENT
& CINÉMAS ÉLYSÉE • L'AMOUR • PARALLÈLE

9 - 19 JUIN 1994

22^e Festival International du Nouveau cinéma & vidéo de Montréal
LE DEUXIÈME SIÈCLE DU CINÉMA

Le FNC a changé de saison! Cela aura fait le bonheur des uns et le malheur des autres. Il faut dire que les six mois que se sont accordés les organisateurs pour choisir leur programmation ne leur a pas suffi pour nous éviter certaines banalités entre les inoubliables Kika, It's All True et The Baby of Mâcon (dont Séquences parle longuement ailleurs dans la revue). Cependant, le beau temps a donné un air de fête à l'événement, vidant les salles pour remplir le boulevard Saint-Laurent où de multiples projections en plein air ont ravi passants et festivaliers. Belle ambiance pour fêter le «deuxième siècle du cinéma!»

Johanne Larue

LONGS MÉTRAGES À RETENIR

ACT OF WAR

Qui n'a pas rêvé un jour à Hawaï, à ses immenses plages dorées, à sa végétation luxuriante, à ses volcans enflammés ? Pour le Nord-Américain moyen, cette île du Pacifique est synonyme de paradis terrestre. Pour les autochtones hawaïens, l'île représente des terres volées, un territoire conquis par l'impérialisme américain. Dans leur documentaire pamphlétaire, **Act of War: The Overthrow of the Hawaiian Nation**, Puhipau et Joan Lander font l'historique de la conquête de leur ancien pays par les Américains. C'est en 1893 que des troupes venues du continent envahissent la petite île qui formait alors un pays indépendant. Ce sont les riches propriétaires terriens de l'époque qui fomentèrent cette invasion en faisant croire à Washington que leurs vies et leurs terres étaient en danger. La reine d'Hawaï fut détrônée sans effusion de sang; elle préféra abdiquer plutôt que de soumettre son peuple à une guerre sanglante.

Act of War est de ces documentaires historiques qui font bouillir le sang, tant sont criantes les injustices qu'il évoque. Les auteurs ont la grande sagesse d'aborder leur sujet avec une rigueur d'historien, sans chercher à manipuler l'émotion des spectateurs. Ils n'en ont pas besoin, car les événements sont suffisamment choquants en eux-mêmes. Une fois de plus, le racisme, l'impérialisme et la bêtise pure des impérialistes américains, et avant eux britanniques, nourrit un document qui demeure toujours d'actualité.

M.G.

BELLS FROM THE DEEP

Document étrange, **Bells From the Deep** confronte les démons anciens et nouveaux, ceux de la religion qui renaît de ses cendres en Russie. Mais en Sibérie, où Herzog est allé tourné, dans ce qu'on devrait appeler la Russie

profonde, les croyances religieuses les plus mystifiantes semblent n'avoir jamais cessé d'exister, sans évoluer pour autant. Autour d'un lac, dans lequel une légende veut qu'une citée entière ait été engloutie, Herzog a trouvé une région fertile en personnages excentriques dont la foi quasiment fanatique confine à l'étrange.

Mollement structuré et filmé sans aucune imagination, ce moyen métrage prouve que Herzog n'a plus vraiment le goût de se forcer.

M.G.

LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXCEPTIONNEL

Ce film a été pour moi une des grandes révélations de ce festival. Je n'ai pas eu la sensation de voir évoluer des acteurs. Pendant le déroulement du film, je suis demeuré sous le charme. J'avais l'impression que tout avait été filmé sur le vif et que les personnages ne tenaient aucun compte de la caméra. Laurence Ferreira Barbosa nous raconte l'histoire de Martine âgée de 25 ans. C'est une gonzesse qui traverse une crise de franchise comme d'autres peuvent traverser une crise de calme. Cette attitude lui fait perdre soupirants et boulots. Un jour, au bord de la crise de nerf, elle donne de la tête contre une vitrine. Elle finira par aboutir dans un hôpital psychiatrique où c'est elle qui questionnera le médecin. Comme elle a le don de s'occuper de ce qui ne la regarde pas, elle se mettra en frais de s'occuper d'Anne et de Pierre avec amour et acharnement. La réalisatrice, sous la bannière de la déprime, de l'état de choc et de l'amnésie temporaire, réussit à nous dérider. Ce qui n'est pas chose facile. Tout ce petit monde au bord de la folie nous est rendu sympathique, parce qu'il est habité par une bonne dose d'humanité. Personne n'est ridiculisé. Le personnel médical, on le découvre admirable sur le plan de la douceur et de la patience. Parmi les malades, il y a un certain Jaquet qui se croit investi du pouvoir de

surveiller toutes les ondes. C'est lui qui nous fait le plus rigoler. Mais jamais on ne rit de lui. On rit avec lui. Ici, tout semble couler comme de source. Une telle maîtrise dans un premier long métrage, c'est presque extraordinaire et quasi exceptionnel.

J.B.

JOHN LURIE AND THE LOUNGE LIZARDS IN BERLIN

Même s'il date de 1991, voici un documentaire important puisqu'il fixe sur pellicule un événement qui ne risque plus de se reproduire: le saxophoniste John Lurie jouant avec les Lounge Lizards pour une des dernières fois. Lurie a quitté le groupe mais

continue d'être actif au théâtre, au cinéma et dans le monde de la musique. Le film de Garret Linn capte toute la virtuosité et l'originalité de neuf musiciens à leur apogée et d'une musique qui oscille constamment entre le jazz et la musique actuelle.

Utilisant trois caméras, le jeune cinéaste américain démontre une assurance déconcertante pour un réalisateur d'un tout premier long métrage. Linn connaît certes la musique... et le montage, coupant et collant au rythme d'un spectacle enlevé et envoûtant. Ah! si tous les films musicaux pouvaient démontrer une telle capacité d'identification au sujet...

M.C.

LETTRE POUR L...

«Qu'est-ce qu'un film bien aujourd'hui?». Cette question est celle que le cinéaste se pose tout le long de ce récit à résonance autobiographique. **Lettre pour L...** permet à Romain Goupil de



Lettre pour L... de Romain Goupil

repandre à la fois avec recul (le film évoque par moment **Mourir à trente ans**, tourné en 1982) et sous la forme d'un nouvel engagement, sa réflexion sur les utopies soixante-huitardes. Du passé, l'auteur ne retient que des constats pénibles (la fin des idéologies, le confort dans l'indifférence des anciens «combattants», peu de place pour l'espoir de voir la société évoluer vers un avenir «collectif»). Gaza, Sarajevo, Berlin, Belgrade et Moscou deviennent le théâtre de ses interrogations qui restent sans réponses. Il y a des maladresses voulues dans la réalisation. La mise en scène tient du journal filmé, des procédés télévisuels et de la pure fiction. Et le ton est là, vivant, éclaté. Romain Goupil se donne un rôle, apparaît le plus souvent devant la caméra, comme un acte de foi envers le public qui a bigrement besoin qu'on lui parle des choses importantes que la société semble avoir oubliées. Un film aux accents visionnaires.

E.C.

LEY LINES

Patricia Gruben ne fait pas un cinéma facile d'accès. Cela dit, pour qui lui prête sa disponibilité, son dernier film **Ley Lines**, est un appel à l'intelligence et à la curiosité scientifique. Gruben continue en effet ici sa quête exploratrice du sens de la vie, de sa vie. Dans un périple qui nous mène du Texas au Grand Nord canadien,

G O D A R D

Avec **Les enfants jouent à la Russie**, Jean-Luc Godard analyse à sa manière le sort qu'on a toujours réservé à la Russie. Ce pays qui a commis deux révolutions a été assiégé par l'Occident. Pourquoi? Parce que la Russie, c'est le pays de la fiction. Et que l'Occident ne sait plus quoi inventer. Dans ce film, Godard s'amuse comme un enfant à sonder l'âme russe. Ses citations font comme des bulles d'intuitions sur le tapis de l'énigme appelée Russie. Il nous sert une mosaïque animée avec collages en mouvements. Il nous offre des impressions à l'aide de plusieurs

surimpressions. Il nous parle du psaume de la Russie. Et ses nombreuses répétitions prennent l'allure d'un répons psalmique. Dans ses derniers films, on a découvert un Godard hanté par le phénomène du sacré. Comme c'est l'icône russe qui rend tangible ce phénomène, il ira jusqu'à avancer que le cinéma russe n'affiche pas le champ-contre-champ à cause de sa filiation avec le sacré qui sourd de ses images muettes. Ce petit essai de Godard s'avère une grande réussite. J'ai bien aimé ce vidéo.

J.B.

Dans le documentaire expérimental de Jean-Luc Godard, **Les Enfants jouent à la Russie**, ce sont les bouleversements dans l'ancienne Union soviétique qui éveillent l'esprit critique du cinéaste suisse. Utilisant le médium vidéo avec assez d'imagination, Godard livre un collage éclaté et parfois poétique aux ambitions visionnaires. Il parle de la Russie d'avant et pendant la Révolution de 1917 et la confronte à celle d'aujourd'hui et de demain. Godard jongle avec plusieurs icônes de la culture russe, en

particulier bien sûr le cinéma (merci Eisenstein pour les belles images) et la littérature (merci Tolstoï pour les jolis mots), pour créer une fresque vidéo vibrante et parfois, bien sûr, totalement hermétique. Le cinéaste en profite pour s'attaquer au nouvel impérialisme cinématographique américain, symbole du triomphe mondial du capitalisme. Il s'en prend tout particulièrement à Jack Valenti, héros bien involontaire de cette histoire où perle le désespoir d'un cinéaste pessimiste.

M.G.

D R A D O G

NEW YORK UNDERGROUND

▲ Au printemps 1994, Todd Philipps et Andrew Gurland, deux mordus du film underground ont organisé le premier Festival du film et de la vidéo underground de New York. Nous avons eu droit à trois des films de ce programme.

Spring Break de Frank Sebastiano se présente comme une variation sur le thème de l'amour et de la revanche dans le milieu gai. Mais il est difficile d'observer une quelconque logique dans ce récit éclaté dont les auteurs savourent avec délice les nombreuses imperfections techniques qu'ils jugent comme des nouvelles façons de faire du cinéma.

Chicken Hawk: Men Who Love Boys de Adi Sideman n'arrive pas à susciter le scandale qu'il espérait provoquer. Car ces hommes mûrs, pédophiles convaincus, se battent

pour que la société reconnaisse leurs droits. Des droits qu'ils défendent sans aucune logique dans leurs arguments. D'ailleurs, nous nous posons la question à savoir si leur cause est appuyée. Quant à la mise en scène, elle se limite au tournage de simples entrevues. **My Sweet Satan** de Jim Van Bebber laisse le spectateur constamment agressé par des images d'une violence et d'un graphisme à la limite du soutenable. Contrairement, par exemple, à **Reservoir Dogs** de Quentin Tarantino où les excès visuels s'adaptent adroitement au propos et à la mise en scène, le film de Van Bebber risque le gratuit et s'enfonce dans les méandres de la facilité. La jubilation n'est pas suffisante pour faire du cinéma.

E.C.

en passant par l'Allemagne de ses ancêtres, la cinéaste de Vancouver remonte aux sources de l'histoire, la sienne et celle de l'humanité.

Cette recherche de vérité fait quelque peu penser à celle d'un autre cinéaste canadien, Richard Hancox. Comme Hancox, Gruben utilise avec raison un certain humour pour mieux comprendre l'incompréhensible. Mais là où Hancox excelle à exprimer l'indicible en images et en sons, Gruben a malheureusement recours à une narration fort lourde

et teintée de scientisme qui nous laisse un peu perplexe.

M.C.

LOU N'A PAS DIT NON

▲ L'image finale figée sur le visage à la fois serein et pensif d'une statue de femme renvoie à la dissociation des corps, alors que tout le reste du film prône l'appropriation des espaces corporels. Où en est l'amour aujourd'hui? À partir de cette interrogation, **Lou n'a pas dit non** tente d'aller au-delà de la simple réponse. Pierre et Lou sont des amis et d'anciens amants.

Avec le passage du temps et des mentalités, ils cherchent, chacun à sa façon, la «juste place pour continuer à s'aimer autrement». Simple histoire de sentiments que la réalisatrice transcende en orientant sa mise en scène sur les mouvements du corps: des gestes d'amour, des rituels de séduction opposés aux élans d'incertitudes et à l'inexorabilité des ruptures. Une oeuvre dont l'essence même renferme la qualité des oeuvres supérieures. Ce n'est donc pas par hasard si le jury de l'Association québécoise des critiques de cinéma lui a décerné le prix du meilleur film.

E.C.

THE MISFITS — 30 YEARS OF FLUXUS

▲ Fluxus est un mouvement artistique radical des années 60 qui poursuit sa trace encore aujourd'hui dans l'art moderne, dans l'art qui questionne, qui cherche toujours. Ce document vidéo fort bien structuré du Danois Lars Movin nous donne à voir l'importance de Fluxus, notamment lors d'entrevues réalisées à la Biennale de Venise en 1990 avec Yoko Ono, Nam June Paik et Ben Vautier, mais aussi en utilisant des oeuvres de Jonas Mekas, Lamonte Young et Eric Andersen.

Dans ce véritable petit compendium d'art moderne, on apprend que Fluxus est ni plus ni moins que l'art faisant partie de la vie et la vie comme oeuvre d'art. Un concept large, ouvert, à la fois sérieux et humoristique. Toujours remis en question. C'est la vie...

M.C.

PAGES CACHÉES

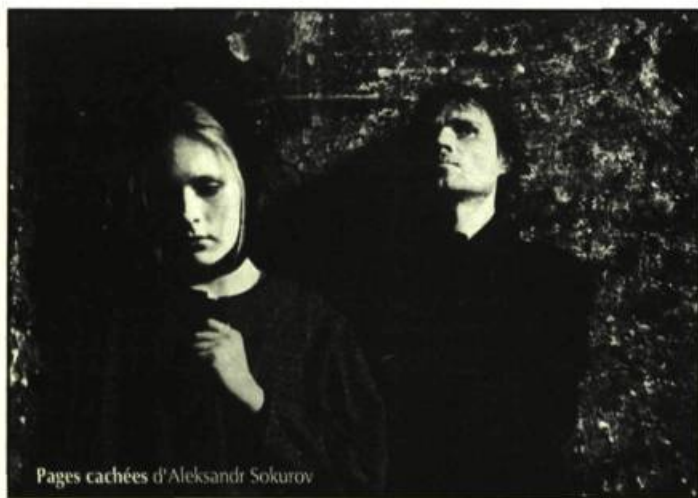
▲ Aleksandr Sokhurov est sans aucun doute un des plus importants cinéastes contemporains. Rien ne peut vraiment se comparer aux films de cet artiste russe de 43 ans. Dans son regard unique, inventif et lumineux, Sokhurov nous renvoie à la naissance même du cinéma, à la signification des images et à leur puissance d'évocation. Voir un Sokhurov c'est questionner son propre regard, c'est revoir sa capacité de perception, retrouver le

LE MYSTÈRE «LE PRINCE»

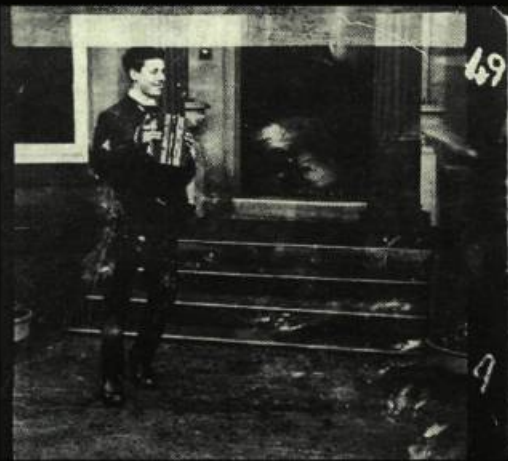
▲ L'histoire est toujours à refaire. Celle du cinéma, notamment, qui demeure le lieu de bien des controverses cent ans après la projection des frères Lumière à Paris en décembre 1895, date généralement reconnue comme étant celle de la naissance du cinéma. Mais encore faut-il s'accorder sur ce qu'on veut dire par cinéma. C'est la question que pose, entre autres, la sortie de l'oubli de Louis Aimé Augustin Le Prince que le directeur du Festival du nouveau cinéma, Claude Chamberlan, a qualifié de véritable inventeur du 7ième art.

«En fait, Le Prince est l'inventeur d'une des premières, sinon de la première caméra cinématographique au monde qui ait fonctionné», raconte l'excellent documentariste britannique Christopher Rawlence. Réalisateur et producteur ayant à son actif le récent **Who's This Nobody from Quebec?**, un film sur Robert Lepage, Rawlence a tenté de réhabiliter la mémoire de Le Prince en tournant **The Missing Reel - Missing Chapters in the History of Moving Pictures**. Cette docu-fiction terminée en 1990, après dix ans de recherches et présentée pour la première fois sur un grand écran nord-américain lors du Festival, raconte l'histoire tragique de Le Prince. Né à Metz en France en 1842, l'inventeur est disparu mystérieusement en 1890, alors qu'il s'appretait à faire connaître au monde sa dernière invention, le cinéma...

Le Prince avait demandé un premier brevet aux États-Unis en 1886 pour une ciné-caméra-projecteur stéréoscopique à seize lentilles. En 1888, il fait une nouvelle demande, cette fois en Angleterre, pour une version modifiée de sa caméra en ajoutant qu'elle peut ne comporter qu'une lentille. Il tourne la même année les trois premiers films connus de l'histoire du cinéma, dont celui où l'on voit son fils Adolphe jouant de l'accordéon. Aujourd'hui, il ne



Pages cachées d'Aleksandr Sokhurov



Un des premiers films connus de l'histoire du cinéma:
Adolphe Le Prince jouant de l'accordéon en 1888

reste que vingt photogrammes de cette bande unique dont *Séquences* a obtenu copie exclusive. (Voie ci-contre)

Le Prince aurait devancés Emile Reynaud, Edison et les frères Lumière avec ses premiers films montrés en projection privée. D'ailleurs, pourquoi s'en tenir à la célébration de la première projection publique payante et non pas à celle de la production des premiers films?

L'une fait l'objet d'un consensus, tandis que l'autre non. C'est ce qu'un groupe de descendants de Le Prince, des Américains de Memphis, affirment en précisant que leur ancêtre aurait été éliminé par des acolytes d'Edison, en prélude à la guerre des brevets qui allait marquer les débuts du cinéma. Ils croient donc que Le Prince allait battre Edison au fil d'arrivée avec ses premiers films et que, pour cette raison, il aurait été éliminé. Une autre théorie voudrait qu'en raison de problèmes financiers, Le Prince se serait suicidé. Christopher Rawlence croit plutôt que Le Prince, insatisfait de l'allure de ses recherches cinématographiques, aurait planifié sa propre disparition. On ne saura jamais qui dit vrai, mais il est certain que l'histoire de Le Prince tient véritablement du cinéma.

Le cinéaste anglais l'a bien compris et son film demeure un document essentiel qui vise à une meilleure compréhension de l'histoire des débuts du cinéma. Comme il le dit si bien: «Nous vivons dans une culture qui glorifie le premier de classe, celui qui, le premier, a fait ou inventé telle ou telle chose. C'est pour cela qu'on a tendance à simplifier l'histoire des débuts du cinéma, alors que la naissance des images animées résulte de plusieurs contributions et d'une synchronie des consciences autour d'un besoin de telles images.» Finalement, peu importe qui fut le premier inventeur et quelle est la date exacte de telle ou telle autre de ses inventions...

M.C.

fil des images avant les clichés et les conventions narratives.

Dans *Pages cachées*, Sokhurov évoque de grands auteurs — Gorki et Dostoïevski — en visitant les bas-fonds d'un monde étrange où le crime et le châtimement puisent à la même source. Ce pourrait être Moscou, New-York ou Montréal. C'est l'âme humaine en déroute que touche Sokhurov en nous amenant à méditer sur des images et des sons qui prennent leur temps pour imposer leur sens profond.

Il y a des artistes qui crient, certains qui chantent et d'autres, comme Sokhurov, qui en disent finalement beaucoup plus rien qu'en chuchotant. Dans une entrevue accordée aux *Cahiers du cinéma* en 1991, il disait qu'il n'était plus intéressé à tourner de films commerciaux. Nous lui disons merci. Car, même si le mot est fort, lançons-le tout de même: Aleksandr Sokhurov réinvente le cinéma. Enfin!

M.C.

LA PLACE ROYALE

Alors que *Elvire-Jouvet 40*, du même réalisateur, s'avérait une oeuvre d'une intense modernité, *La Place royale* compose avec l'exactitude de l'oeuvre dont il s'inspire. Le vers cornélien s'approprie des corps et les expose dans un univers contemporain qui finit par les aliéner. Mais par un stratagème finement préparé par le cinéaste, les comédiens se sentent à l'aise dans leur rôle. Des personnages, il faut bien l'avouer, taillés sur mesure lorsqu'on s'intéresse aux jeux de l'amour et du hasard.

E.C.

PREMONITION OF ABSURD PERVERSION IN SEXUAL PERSONAE PART I / REMEMBRANCE OF THINGS FAST

Juxtaposés, les deux vidéos de John Maybury s'avèrent des exercices dont le principal mérite demeure l'obstination de l'auteur à composer dans l'abstrait. Lucidement respectueux du genre expérimental, John Maybury nous parle principalement de sensualité et de sexualité, ainsi que de l'éloignement des corps. L'iconographie, ponctuée dans les deux cas par des

montages alternant divers supports filmiques, peut paraître agaçante pour le néophyte ou le non initié. Deux oeuvres qui laissent ahuri, décontenancé, prêt plus que jamais à changer de salle pour voir un film plus accessible.

E.C.

LES VIVANTS ET LES MORTS DE SARAJEVO

Ce film de Radovan Tadic nous vient de la France. Il s'agit d'un documentaire sur cette guerre civile qui n'a rien de civilisé et dont on entend les échos depuis trop longtemps. Un documentaire de trop? Non. Le film de Tadic se démarque des autres sur le même sujet. À l'instar des habitants de Sarajevo, il s'est terré durant huit mois. Et ce, sous les menaces constantes des obus. Au lieu de parsemer son film de plusieurs entrevues, il nous familiarise avec quelques personnes qu'il fréquentera durant huit mois. Cela commence par un couple qui vient de se marier et cela finit par la mort du mari, alors que l'épouse est enceinte de huit mois. On lie connaissance avec une infirmière musulmane qui n'entrevoit aucun avenir dans ce coin de pays. On rencontre un thérapeute qui nous parle des tendances suicidaires que plusieurs développent en désespoir de cause. Ce syndrome affectera les générations à venir. Le témoignage le plus émouvant, on le surprend quand un chirurgien raconte un accouchement entre deux opérations graves. Ici, la vie s'avère plus forte que la mort. Yasmin est celui que nous fréquentons le plus assidûment dans ce documentaire. Il s'agit d'un jeune garçon dont les parents sont divorcés. Deux de ses frères sont morts à la guerre. Il lui en reste deux autres. Le seul fait d'aller chercher de l'eau s'avère un geste héroïque. Tous les deux jours, il sort de sa tanière pour trouver maigre pitance à son chien. Ses larmes trahissent un désarroi incommensurable. Le film offre des images sombres parce que mal éclairées. Des bruits de guerre servent de fond sonore à ce reportage tourné dans des conditions inhumaines. Un documentaire aussi sobre qu'émouvant.

J.B.

DRIVE-IN BVD SAINT-LAURENT

■ imaginez-vous la scène. Le boulevard St-Laurent, la nuit. L'asphalte mouillé sent l'été; la faune locale zigzague les trottoirs ou remonte la rue, comme une limace, pare-chocs à pare-chocs. Au-dessus de nos têtes se profile le paysage urbain de la *main*: des immeubles de briques poussiéreux aux devantures bigarrées, une en particulier qui se voit perpétuellement assiégée par des fourmis géantes qui montent vers le toit, et des néons, partout, qui nous invitent à participer à la vie nocturne. Montréal, un soir chaud de juin. Mais que fait alors l'Empire State Building au coin de la rue Guilbault?

Attroupée devant le Parallèle, une bande d'illuminés demeure stoïque, le regard levé vers l'écran discret disposé à mi-chemin entre ciel et terre, de l'autre côté de la rue. On y projette le film fleuve d'Andy Warhol, *Empire*. 485 minutes (8 heures 5 min. !) d'un plan fixe braqué sur la partie supérieure du plus célèbre gratte-ciel de Manhattan. D'ordinaire, c'est dans une salle sombre et minuscule que le film de Warhol est présenté. Une projection pour initiés et puristes de la chose artistique. L'idée de Chamberlan, cette présentation à ciel ouvert, démocratisée et (faussement) irrévérencieuse, relève quasiment du génie: c'est le tout Montréal, le cinéphile comme le passant ou l'itinérant qui peut, s'il lève les yeux, se taper un Warhol. Il découvre tout d'abord la magie intrinsèque d'*Empire*, qui consiste, après quelques minutes de visionnement, à nous faire voir, par delà l'objet représenté, la matière filmique elle-même: les flashes de lumière surexposant l'image, les égratignures sur la pellicule — les petites qui ressemblent aux étoiles que la caméra n'a pas vues et les longues qui donnent un mouvement vertical à un plan qui n'en compte pas —, etc. Puis, et c'est ce qui rend cette projection-ci unique, il se crée comme un trompe-l'oeil. L'Empire State Building n'est plus à New York mais se fond maintenant à l'architecture de Montréal. À la grande surprise des touristes...

Bien sûr, avec un écran plus imposant, l'effet aurait été encore plus réussi. Demeure l'incroyable expérience d'assister à cette projection où le spectacle fut autant sur l'écran, qu'autour de lui. On pouvait même procéder à son propre montage: gros plan sur le visage d'un érudit, suivi d'un travelling et pan vertical sur le regard d'un automobiliste freinant pour contempler le mirage; insert sur *Empire*; bribes d'une discussion échevelée entre fans de Warhol et cinéphiles choqués; *swish-pan* vers un passant qui ne lève pas les yeux, et ne saura donc jamais qu'un des plus longs films de l'histoire du cinéma fut projeté, ce soir-là, au-dessus de sa tête. Si ce n'est pas ça le métacinéma! C'est Warhol qui serait content...



Empire d'Andy Warhol

Quelques nuits plus tard. Toujours au coin de Guilbault, cette fois-ci le Festival nous convie à la Première mondiale de *Strange World*, le film concert qu'a réalisé François Girard, en Italie, lors de la tournée de Peter Gabriel. Ce soir, la nature se met de la partie pour transformer une réalisation un peu banale en *show* inoubliable. Je dis banale parce que Girard n'a pas pu ou n'a pas su créer une véritable mise en scène cinématographique. À une exception près, ses caméras se contentent de filmer l'action de l'espace hors scène. Pratiquement aucune interaction, donc, entre la lentille et Gabriel; aucune

réinterprétation de l'oeuvre de Lepage, non plus. Girard fige le *work-in-progress* du dramaturge québécois; une hérésie qui sent la contrainte du film de commande. Cependant, les nombreuses contre-plongées, prises du parterre de la salle de spectacle, permirent aux badauds du boulevard Saint-Laurent, debout et têtes levées devant l'écran, de partager le même angle de vue que les fans montrés dans le film.

De plus, je le disais précédemment, les forces de la nature, le soir de cette projection en plein air, mirent un peu de piquant à la sauce. Entre deux ondées, des éclairs sont venus sillonner la voûte de Montréal, teintant de rose et de pourpre, le noir du ciel qui surplombait l'écran. Fidèle compagnon, le tonnerre, quant à lui, grondait en contrepoint à l'image,

se faisant parfois l'adversaire, parfois le complice de Manu Katché, le batteur de Gabriel. À plusieurs reprises, des effets de synchronisme (mathématique et jungien) se sont ainsi produits, donnant l'impression que le tout avait été orchestré par Robert Lepage et Peter Gabriel, les deux concepteurs du spectacle filmé. On ne pouvait rêver d'un plus beau contexte pour la visionnement de ce concert, dont le but était d'exprimer la nature et l'état d'un *secret world* primitif. Merci Chamberlan!

J.L.